

# MODES PARISIENNES.

## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — IL EST UN DIEU POUR LES MARIS, proverbe, par madame LOUISE COLET (1<sup>re</sup> partie). — LE SCARABÉE D'OR, nouvelle (3<sup>e</sup> partie). — CHRONIQUE THÉÂTRALE.

## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Ce printemps glacial s'oppose à Paris aux innovations qu'Humann projetait dans les vêtements des hommes. Forcément le drap et le casimir noir, bronze, ou gros bleu, sont toujours les étoffes les plus portées pour pantalon. Ceux de satin de laine, de nankin et de fin piqué blanc sont expédiés par Humann aux colonies ou dans les provinces les plus chaudes de la France. Humann a fait quelques gilets ottomans, de fabrique lyonnaise, d'un goût parfait et tout nouveau ; ces gilets sont adoptés pour le matin. En soirée, les gilets de piqué blanc dominent ; ils sont à châle, avec de tout petits boutons en vermeil guillochés. Les habits noirs sont toujours les mieux portés, et ceux sortis des mains d'Humann se distinguent entre tous par l'élégance de leur coupe et la souplesse qu'ils donnent à la taille. Il en est de même des redingotes, nul ne sait mieux qu'Humann en faire flotter les pans sur les hanches, en arquer le dos et en cambrer la courbe sur la poitrine. Les redingotes d'Humann se devinent d'un coup d'œil. Il est aussi le premier pour faire une livrée distinguée de cocher, de groom ou de valet de chambre ; c'est là que sa fantaisie s'exerce ! Nous avons vu l'autre jour la livrée du domestique d'un riche baronnet anglais qui était toute rouge et argent ! Les ornements d'argent n'étaient point de gros galons et des boutons massifs, c'étaient de fins cordonnets disposés en dessins et simulant des filigranes. Sur les boutons légers et percés à jour étaient ciselées les armes du baronnet. Cette livrée, en drap écarlate, était doublée en soie blanche, et sur la doublure des basques se répétaient en rouge les broderies d'argent du dessus.

La pluie rend obligées les robes noires et grises, lors même qu'on n'est pas en deuil ; aussi ce triste été, tout à fait nuisible à la vente pour les maisons de nouveautés, amène-t-il un surcroît d'acheteurs à l'élégant magasin de deuil du *Sablier* ; on trouvera là, à côté des riches étoffes de soie, les baréges et les fantaisies les plus séduisantes en noir, gris et violet. Puis de légères capotes toujours renouvelées, de petits bonnets de crêpe et d'autres en tulle diaphane mouchetés, qui rendent le deuil coquet. Les jolis poignets en velours, en moire, en crêpe tout *ruchés* de blonde noire. Les châles longs et carrés en cachemire, en barége et en crêpe de Chine.

Madame Inger vient de faire les plus riches mantelets en mousseline tout couverts de broderie au plumetis et garnis de dentelle. Un entre autres, sorti de ses ateliers, nous a semblé d'un grand goût : il était en taffetas noir tout brodé en soie noire de riches dessins chinois. Un double rang d'effilé à haute tête de guipure garnissait ce mantelet, un des plus merveilleux de cette année. Nous avons vu aussi chez madame Inger une foule de mantelets-écharpes pour jeunes filles, simples, légers et d'une coupe excellente.

Quant aux robes, elles sont toujours d'une extrême variété d'étoffe et de forme, à cause de cette glaciale température, qui permet aux belles frileuses de revêtir des robes d'hiver en plein mois de juin ; c'est ainsi que dans la même soirée de musique ou de causerie on peut voir depuis les robes de taffetas ornées de velours jusqu'aux robes de tarlatane les plus diaphanes.

Dans une brillante soirée, que madame Louise Colet vient de donner à l'occasion du nouveau prix de poésie qu'elle a remporté à l'Académie française, nous avons remarqué de charmantes toilettes : madame la baronne de Saint-P. avait une robe de taffetas rose chiné de cerise et de noir du plus riche effet ; trois velours cerise, de dix centimètres de haut, posés plat servaient de garniture à la jupe et s'étageaient jusqu'à la hauteur du genou ; le même velours ornait les basques, les manches, composées de trois bouffants, et le corsage très-ouvert sur la poitrine. Madame R. Valazé, petite-fille du célèbre girondin, portait aussi une robe en taffetas fond orange, parsemée de grandes roses mousseuses. Cette robe dix-huitième siècle, et qui se serait harmonisée à merveille avec une coiffure poudrée, avait pour tout ornement des ruches et des nœuds de



ruban au corsage, se mariant aux dentelles du fichu et à celles des manches.

Mademoiselle Marie D., une jeune tragédienne de talent qui a suivi dans ses tournées européennes mademoiselle Rachel, avait une robe de taffetas gris perle couverte de volants en point de Bruxelles. Cette toilette à reflet d'argent convenait à merveille au teint mat et à la noire chevelure de celle qui la portait. Deux autres toilettes de jeune personne étaient d'un charmant effet. La fille de madame Louise Colet, belle enfant de treize ans, avait une robe à cinq volants en mousseline fond rose toute parsemée d'étoiles blanches. Le corsage était en mousseline blanche, plat, à basques, ouvert par-devant, et ayant pour garniture des bouillons en mousseline, dans lesquels était passé un ruban rose de la même teinte que la mousseline de la jupe. A côté de cette toilette, qui ressemblait à une rose épanouie, riait comme un feuillage la jupe de taffetas vert-pomme à quatre volants dentelés de mademoiselle Elmine B., qui fait déjà des pastels charmants rivalisant avec les miniatures de sa mère. Sur cette jupe flottaient les basques d'un corsage en mousseline blanche tout pomponné de nœuds roses. Ces deux jeunes toilettes sortaient des ateliers de mademoiselle Élise Chevalier.

Les hommes étaient fort élégants à cette soirée chez madame Louise Colet. On y remarquait, entre autres célébrités littéraires, MM. Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Mignet, Patin, Antony Deschamps; puis M. Louis Bouilhet, l'auteur des beaux poèmes *Melœnis* et *les Fossiles*, publiés dans la *Revue de Paris*; M. Lecomte Delisle, l'auteur des *Poèmes antiques*, et M. Louis Ratisbonne, qui vient de faire paraître une très-remarquable traduction de *Dante* en vers; MM. Préault et Ferrat, nos statuaires inspirés; M. Babinet, de l'Institut, le grand pourfendeur des tables tournantes; M. le comte d'Arpentigny, l'un des plus aimables conteurs des salons parisiens et dont nos lectrices n'ont pas oublié la jolie nouvelle: *Et moi aussi j'ai été secrétaire intime!* Mademoiselle Marie D. a récité la *Dolorida* de M. Alfred de Vigny et la *Nuit de mai* de M. Alfred de Musset, puis cette touchante pièce du *Legs*, de madame Louise Colet, qui a paru dans les *Modes parisiennes*. La musique s'est alternée aux vers; M. Destribaux, l'auteur d'un délicieux album bien connu de nos abonnées, a fait entendre plusieurs de ses mélodies les plus délicates; après sont venues les causeries animées et gracieuses sur l'art et sur la mode, car les jeunes filles qui étaient là discutaient aussi gravement de la coupe d'un canezou que les poètes de la poésie.

Aux fleurs naturelles qui ornaient ce soir-là l'appartement de madame Louise Colet se mêlaient de petits faisceaux d'allumettes de Chine de chez Guerlain, qui brûlaient et répandaient leur fumée blanche et odorante comme ces légères vapeurs qui à l'aube s'exhalent des plates-bandes fleuries. Guerlain est bien l'in-

venteur le plus ingénieux et le plus raffiné de ces parfums à brûler; avec les allumettes de Chine, il vous offre encore les fleurs de Berlin, le baume de Judée, les rubans de Bruges, la gomme d'olivier, etc., etc., et chacun de ces parfums, brûlé dans une cassiolette de bronze en forme de trépied antique, parfume pour tout un jour un appartement. L'eau de Campan et l'esprit de fleurs de cédrat de Guerlain sont toujours les plus recherchés pour la toilette; puis c'est sa célèbre lotion souveraine pour toutes les altérations du teint; sa pâte d'amande royale est aussi de préférence adoptée pour les mains pendant la saison d'été; et aux beautés recherchées, à celles dont la destinée est de plaire et d'attirer longtemps, nous ne saurions trop recommander les rouges et les fards perfectionnés de Guerlain, et son fameux diapsme oriental pour blanchir les mains.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du Dessin.

*Toilette de femme.* — Robe de campagne en jaconas à petits carreaux blancs et roses. La jupe a trois plis. le corsage est orné de nœuds du même. Manches et col en batiste blanche de la maison Daniel-Deray. — Chapeau dit de Suisse avec une couronne de fleurs en paille.

*Toilette d'homme.* — Habit-veste de campagne en coutil très-fin. — Pantalon et guêtres en coutil rayé bleu et blanc. — Gilet de nankin. — Cravate de soie bleue et blanche. — Chapeau de paille d'Italie orné d'un galon noir.

## IL EST UN DIEU POUR LES MARIS,

### PROVERBE.

#### ESQUISSE DE MŒURS DU DERNIER RÈGNE.

#### Personnages.

- Le comte ALPHONSE DE VALROCA, émigré espagnol. (Trente ans, mise de lion.)  
 M. HERVAL, député. (Quarante ans; noblesse et bonté; mise simple et distinguée.)  
 Madame JULIETTE HERVAL, sa femme. (Trente ans, belle, élégante et romanesque.)  
 LAURETTE, femme de chambre de madame Herval. (Grisette gentille et éveillée.)  
 JUSTIN, domestique de M. Herval. (Amoureux de Laurette.)  
 (La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Herval.)



(Le théâtre représente un élégant salon; deux portes latérales, une au fond.)

### Scène première.

LAURETTE.

LAURETTE seule. — (*Elle entre par la porte du fond, tenant à la main un gros bouquet de camélias blancs, encore entouré de papier.*) — On vient d'apporter le bouquet; ça fait bien le trentième depuis un mois!... et dire que pas un seul n'a été payé! Comme on sait tout à Paris : fournisseurs, portiers, domestiques, ça jase et ça vous compose de vrais feuillets sur les maîtres! Puis les hasards!... Je vais tantôt pour les jardinières de ma maîtresse au Palais-Royal, chez madame Provost, et voilà-t-il pas que je reconnais ce bouquet entre ses mains! Je souris, elle comprend, et elle me dit : — Puisque vous le connaissez, ce beau brun, ce comte ou ce marquis de Valroca, priez-le donc de me payer sa note; elle grossit terriblement : trente bouquets à crédit! Si ma maîtresse le savait, elle si fière, si délicate! elle serait capable de m'envoyer de suite payer pour lui! Et pourtant elle les lui paye bien, ses bouquets!... non pas comme on pourrait l'entendre, oh! non, non; mais en dîners, en billets de spectacle et de concert; et puis toutes ces sollicitations de places, de faveurs!... la femme d'un député, c'est puissant! Tout cela me donne bien à penser, pendant que son mari n'y est pas. (*Elle enlève le papier du bouquet, et, comme elle va le déposer dans un vase sur la cheminée, une pièce d'or enveloppée d'un papier s'en échappe.*) Tiens! qu'est-ce que cela? (*Elle lit.*) Pour Laurette!... une pièce d'or pour moi... c'est la première fois qu'il y pense! Il faut qu'on ait bien besoin de moi aujourd'hui. Je deviens importante.... ah! c'est que si monsieur revenait... et peut-être aussi... dame! (*Elle se regarde avec complaisance.*) Il me lance des œillades... il courtise en premier ma maîtresse, mais ça n'empêche pas! Les hommes, ça a un cœur *omnibus*; tout le monde y tient. Quant à moi, je ne veux pas de cette place-là; je prends sa pièce d'or, mais je reste fidèle à Justin.

### Scène II.

LAURETTE, JUSTIN.

LAURETTE poussant un cri en apercevant Justin. — Ah! tu m'as fait peur... je parle de toi, et tu te montres comme un revenant! Mais qu'est-ce donc? que t'arrive-t-il?... vous ne deviez être de retour que dans trois semaines, et voilà que tu me tombes du ciel comme un ballon! Es-tu malade? n'es-tu plus au service de monsieur?... voyons, parle donc!

JUSTIN. — Je me porte à merveille (*il l'embrasse*), je suis toujours au service de monsieur, nous arrivons ensemble, et je ne le précède de quelques minutes que pour remettre cette lettre à madame.

LAURETTE. — Monsieur est ici, il va entrer, et ma-

dame qui n'est pas prévenue, et l'autre qui va venir!

JUSTIN. — Comment, l'autre!... que dis-tu-là, Laurette!... est-ce qu'il y a ici du scandale?

LAURETTE. — Pas précisément; mais enfin monsieur est parti depuis un mois pour sa députation, pour sa réélection : un mari absent, c'est commode; madame est seule à Paris, elle s'ennuie; on lui recommande, pour qu'elle le recommande à monsieur, un solliciteur, un émigré espagnol... comte, prince, beau, jeune, plus jeune de dix ans que monsieur! Il vient souvent, très-souvent... quelquefois deux visites par jour! Madame rêve, soupire. Tu vois bien que dans cet état de choses il était prudent d'annoncer votre arrivée.

JUSTIN. — Tu crois donc que...

LAURETTE. — Non, je ne crois rien encore...

JUSTIN. — Peste! je m'aperçois que du train dont vont les femmes un mari peut facilement arriver trop tard.

LAURETTE. — Si vous étiez restés quinze jours de plus, je ne dis pas!

JUSTIN. — Et monsieur arrive à temps?

LAURETTE. — Oui, Justin, et toi aussi!

JUSTIN. — Comment, Laurette, tu songeais...

LAURETTE. — Non, non, Justin; mais, vois-tu, ce beau monsieur...

JUSTIN. — Le même?

LAURETTE. — Oui, le même.

JUSTIN. — Pour toi?

LAURETTE. — Oui, pour moi; c'est l'usage : ceux qui font la cour à madame me courtisent toujours un peu.

JUSTIN. — Tu fais bien de m'avertir.... ainsi ce bel émigré...

LAURETTE. — Aurait voulu obtenir de moi ce qu'il n'ose espérer de ma maîtresse.

JUSTIN. — Mais c'est donc un lion enragé que cet homme-là?

LAURETTE. — Oui, Justin, un vrai lion, un de ces beaux, tu sais?...

JUSTIN. — Oh, bien sûr, Laurette!...

LAURETTE. — Et bien sûr, Justin... je ne veux pas donner dans les amours de haute volée!

JUSTIN. — Ça n'amène que des chutes!

LAURETTE. — Mais, voyons, il faut prévenir ma maîtresse, il faut l'empêcher de se troubler; monsieur arrive; je cours le lui dire.

JUSTIN. — Pas un mot, Laurette, ou nous serions chassés!... monsieur est très-despote chez lui, quoiqu'il parle toujours de liberté à la chambre. Remets seulement ce billet à madame; dis-lui que c'est moi qui l'apporte et que tu ne sais rien de plus.

LAURETTE. — Tiens, Justin, je suis toute tremblante; je crois que nous allons voir un drame, un drame comme à la Gaieté.

JUSTIN. — Bah! monsieur aime madame, et, quand nous vous aimons, tu sais bien que nous ne croyons que ce que vous voulez. (*Il l'embrasse encore.*)



LAURETTE. — Oh! ceci, je ne le veux pas! (*De la porte, regardant mélancoliquement le bouquet qu'elle emporte.*) Quelque chose me dit que ce bouquet sera le dernier. (*Elle sort.*)

### Scène III.

M. HERVAL, JUSTIN.

M. HERVAL. — As-tu exécuté mes ordres, Justin?

JUSTIN. — Oui, monsieur, j'ai remis votre lettre à Laurette pour qu'elle la porte à madame, et j'ai recommandé au concierge qu'il ne laisse monter aujourd'hui que le monsieur à favoris noirs qui vient ici chaque jour.

M. HERVAL. — Et le concierge t'a-t-il compris?

JUSTIN. — Oh! très-bien, monsieur; il m'a dit avec un certain regard : — Je connais le personnage... un comte espagnol... il sort quelquefois avec madame.

M. HERVAL *à part, tristement.* — Il sort avec elle! (*Haut.*) Maintenant, Justin, entends bien ce que je vais te dire : pour madame que j'ai prévenue par ma lettre, pour toi, pour Laurette à qui tu feras connaître ma volonté, je ne suis plus aujourd'hui le maître de céans, M. Herval, le député.

JUSTIN. — Ah!

M. HERVAL. — Je suis son notaire, M. Gobert, venant parler affaire à madame, et qui sera traité par elle, par toi, par Laurette et par ce monsieur espagnol, comme un étranger. Est-ce entendu?

JUSTIN. — C'est compris, monsieur, mais...

M. HERVAL. — Quoi! cela ne te paraît-il pas clair?

JUSTIN. — Parfaitement, monsieur... mais qu'est-ce que je fais ici, moi, puisque vous êtes censé ne pas y être?... de qui suis-je le domestique?

M. HERVAL. — Tu es au service de madame seulement depuis ce matin.

JUSTIN. — Ah!... et au service du monsieur espagnol aussi?

M. HERVAL *à part.* — Voilà!... l'insolence des domestiques suit toujours l'imprudence des maîtres! (*Haut.*) Laisse-moi, Justin, et songe à ne pas t'écarter de mes instructions.

### Scène IV.

M. HERVAL seul.

M. HERVAL. — Est-il encore temps de sauver son honneur, le mien!... oui, le mien, car le monde est ainsi fait, que l'honneur d'un homme est enchaîné à celui d'une femme! Elles font les sottises, et nous sommes les sots... un caprice, une fantaisie de ces têtes légères suffit pour... Mais Juliette, oh! non, cela ne se peut point : elle a le cœur bon, l'esprit fier. Je ne lui inspire que de l'amitié, mais elle idolâtre notre fils, et pour lui elle sera restée pure. Pourquoi faut-il que cet enfant soit au collège!... elle vit trop seule; l'oisiveté, l'ennui, le souvenir des adulations du monde, tout cela gâte ce cœur romanesque. J'ai des torts aussi : je la

délaisse; je veux être un personnage politique, un homme d'État; je fais et je défais des ministères; puis mes discours à la chambre et à mes électeurs; je songe à produire de l'effet dans ma vie publique, je me crois nécessaire au pays, et pendant ce temps... Ah! les romanciers ont raison; nous ne les lisons pas assez, les romanciers : ils savent à fond comment il faut se conduire envers les femmes; mais nous, nous ne nous en doutons même pas! Oh! ils ont raison, trop raison contre les maris! Tandis que nous aimons nos femmes tout bonnement, comme une chose qui leur est due, mais sans avoir le temps de le leur dire, d'autres ne songent qu'à s'insinuer, à roucouler l'amour à leurs oreilles, ils sont flatteurs, tendres, habiles; tout cela est si facile quand on joue un rôle! Et les femmes s'y laissent prendre; elles aiment mieux l'amant qui les trompe que le mari qui ne les flatte pas! Je pars pour faire ma tournée électorale; je laisse ma femme heureuse, tranquille, du moins je le crois; je ne m'occupe pas des rêves de son imagination, il me semble que ma fortune, son fils, mon affection doivent lui suffire.... point! Sa vie est terne, décolorée; il lui faut l'amour, la passion, et le premier oisif, moitié fat, moitié intrigant, parvient à se faire écouter d'elle! (*Touchant un portefeuille.*) Il ne l'aime même pas, car j'en ai là les preuves; tandis qu'il cherche à la séduire, il s'occupe d'une autre! Pauvre Juliette!... ah! il ne me suffit point de me convaincre que tu n'as été que légère, je veux aussi détromper ton cœur blessé, te rendre au bonheur, à la raison; je ne veux pas t'humilier, mais je veux que tu l'humilies. (*Après une pause.*) Chasser le fat à coups de canne, ce serait facile, j'en ai bien envie, ce serait même agréable, mais on en parlera : je donne pâture aux journaux, demain je suis dans le *Satan-Corsaire*! Oh! non, j'aime ma femme, je veux la sauver, mais sans me compromettre. Pour arriver à ce but, je consens à recevoir ici cet homme; c'est humiliant... qui le saura?... Personne. (*Il se penche vers la scène.*) Tout va se passer à huis clos, sans bruit!

### Scène V.

M. HERVAL, LAURETTE, puis LE COMTE.

LAURETTE *accourant d'un air effrayé.* — Monsieur, monsieur, voici le comte de Valroca qui entre!...

M. HERVAL *avec calme.* — Eh bien! qu'est-ce donc, mademoiselle?... allez prévenir votre maîtresse que M. Gobert, son notaire, l'attend ici!

LAURETTE. — Oh! pardon, monsieur, j'oubliais... dame! c'est que c'est un rôle que je répète!

M. HERVAL. — Tâchez de le bien jouer, mademoiselle, et remplissez ponctuellement ma commission! (*Il s'assied près d'une table sur laquelle il a déposé des papiers.*)

LE COMTE *entrant sans apercevoir M. Herval.* — Bonjour, Laurette, as-tu reçu le bouquet?

LAURETTE. — Oui, monsieur.



LE COMTE. — L'as-tu remis à ta maîtresse?

LAURETTE. — Oui, monsieur.

LE COMTE. — Et tu as trouvé...

LAURETTE. — Oui, monsieur, oh! vous êtes bien bon!

LE COMTE. — Et toi, Laurette, tu es presque aussi belle que ta maîtresse!

LAURETTE à part. — Et monsieur qui entend cela sans sourciller; il n'y a qu'un mari pour avoir de ces flegmes-là!

LE COMTE. — Que dis-tu donc à part toi?...

LAURETTE. — Je dis que ce *presque* me gâte votre compliment.

LE COMTE. — Oh! piquant minois, tu sais bien ce que tu vaudrais!... (*Il veut l'embrasser.*)

LAURETTE se défendant. — Quoi, devant le monde?...

LE COMTE apercevant Herval. — Monsieur est?....

LAURETTE. — Le notaire de madame.

M. HERVAL se levant. — Je vous salue, monsieur.

LE COMTE. — Oh! nous nous connaissons déjà sans nous être vus, mon cher monsieur Gobert!... cette incomparable madame Herval m'a souvent parlé de vous.

M. HERVAL. — Et pourrais-je savoir, monsieur, à quel sujet j'ai mérité cet honneur?

LE COMTE. — N'a-t-elle pas quelques économies placées chez vous?

M. HERVAL. — Oui, monsieur.

LE COMTE. — Elle voudrait les employer à venir en aide à un ami dont la carrière dépend de ce service; un acte de pure bonté.

M. HERVAL. — C'est très-bien vu.

LE COMTE. — Tenez, je gage qu'elle vous a fait appeler pour vous entretenir de cette affaire?

M. HERVAL. — Quelle perspicacité vous avez, monsieur!... mais c'est qu'en effet c'est pour cela! (*A Laurette.*) Voulez-vous, mademoiselle, aller prévenir votre maîtresse de mon arrivée?

LE COMTE. — Va, ma petite, et, pour qu'elle vienne plus vite, tu lui diras que je suis là, que le temps est superbe, et que je suis venu me mettre à ses ordres pour une promenade. (*Laurette sort.*)

#### Scène VI.

M. HERVAL, LE COMTE.

LE COMTE. — Et vous pensez que ce déplacement pourra se faire?

M. HERVAL. — Rien de plus facile, puisque cette petite somme appartient à madame Herval et m'a été remise par elle.

LE COMTE. — Sans que le mari le sache?

M. HERVAL. — Madame dispose de ses épargnes, cela ne regarde en rien son mari!

LE COMTE. — C'est d'ailleurs, je crois, une assez bonne pâte d'homme que ce mari?

M. HERVAL. — Oh! vous ne le connaissez donc pas?

LE COMTE. — Non; j'ai été présenté à sa femme en

son absence... vous savez, c'est un des députés les plus affairés; à l'heure qu'il est, il est en tournée dans le département qu'il représente...

M. HERVAL. — Vous croyez?...

LE COMTE. — On le fête: ce sont des banquets, des discours, des toasts, des couronnes civiques, des ovations..... il en perd la tête; il oublie tout, même sa femme!

M. HERVAL. — Et pendant ce temps?...

LE COMTE. — Que voulez-vous! je crois au proverbe: « Il est un dieu pour les amants! » Un homme politique, ça n'entend rien à l'amour: ça n'a pas de cœur, et c'est notre devoir de distraire de charmantes femmes délaissées!

M. HERVAL. — D'autant plus que c'est si facile de tromper des maris de cette espèce, n'est-ce pas, jeune homme?

LE COMTE. — Mais je le suppose!

M. HERVAL. — Un député comme il y en a tant: grand hableur de tribune, conscience douteuse, pilier des ministères, qui trafique de sa voix, qui attache à chaque vote une sollicitation, dont les boules blanches sont payées par autant de faveurs, qui veut des places pour lui, pour ses frères, pour ses neveux, pour ses cousins, qui n'a pas de morale publique et partant pas de morale privée, et qui serait trop heureux de solliciter pour l'amant de sa femme!

LE COMTE. — Ah! ah! mais c'est un portrait au naturel que vous me faites là!

M. HERVAL. — N'est-ce pas? c'est bien là le jugement que vous portez de ce pauvre M. Herval?

LE COMTE. — En vérité, je me l'imaginais de la sorte; je n'aurais pas mieux dit! Que de finesse, que de verve dans vos paroles!... Mais un notaire n'est pas tenu d'avoir tant d'esprit!

M. HERVAL. — C'est simplement de l'observation.

LE COMTE. — Vous devez avoir bien étudié ce caractère?... Et vous m'assurez que M. Herval n'est pas ombrageux?

M. HERVAL. — Pas le moins du monde.

LE COMTE. — Comment vit-il avec sa femme?... Car enfin il arrivera, j'aurai à marcher sur un terrain glissant, et il faudra bien...

M. HERVAL. — Que vous gardiez l'équilibre... Ne vous en préoccupez pas. M. Herval est bon homme, confiant, il laisse à sa femme beaucoup de liberté, il lui accorde tout ce qu'elle désire, et il est persuadé qu'elle doit être heureuse.

LE COMTE. — Ah! belles garanties! Que les maris sont maladroits! Vraiment, monsieur, ils méritent de trouver des hommes comme nous...

M. HERVAL. — Qui font leur éducation...

LE COMTE. — Êtes-vous marié, monsieur Gobert?

M. HERVAL. — Oui, monsieur, j'ai ce bonheur.

LE COMTE. — Et vous suivez le système de M. Herval?...

M. HERVAL. — Tout à fait le même système; je suis



dans la catégorie de ceux qu'on est convenu d'appeler de bons maris.

LE COMTE *riant*. — Ah! ah! ah!... Et votre femme est-elle belle, monsieur Gobert?

M. HERVAL. — Oui, fort belle.

LE COMTE. — Eh bien, soyez sûr qu'elle ne vous aime pas.

M. HERVAL. — Vous pourriez bien dire vrai... pourtant je mérite le contraire.

LE COMTE. — Sans nul doute, vous méritez le contraire; mais est-ce que les femmes comprennent jamais ce que nous méritons?

M. HERVAL. — Comment l'entendez-vous?

LE COMTE. — J'entends que, selon la raison, votre femme devrait vous aimer, et que c'est justement pour cela qu'elle ne vous aime pas.

M. HERVAL. — Plaisante logique...

LE COMTE. — Irréusable, mon cher notaire. Ce n'est pas ce qui est raisonnable qui triomphe, c'est ce qui plaît. Par exemple, croyez-vous que vous exercez une bien grande séduction sur l'esprit de votre femme lorsque vous lui tenez à peu près ce langage : « Je travaille comme un bonnête homme du matin au soir pour toi et nos enfants... Vis tranquille, sois bonne ménagère, achète des chiffons si cela t'amuse; pare-toi, je t'en trouverai plus jolie, mais je ne te le dirai pas; tu sais que je t'aime, c'est entendu, à quoi bon te le répéter? il ne te manque rien pour être heureuse, tu dois l'être. » Et là-dessus le mari travaille et dort tranquille, oubliant qu'il a affaire à un cœur d'enfant pétri de caprices, de fantaisies excentriques et de souvenirs dangereux.

M. HERVAL. — Comment, de souvenirs dangereux?

LE COMTE. — Eh certainement. Vous avez parlé vous-même à votre femme, une fois, une seule peut-être, mais enfin vous lui avez parlé, le jour qui a précédé votre mariage, cette langue si folle et si séduisante de l'amour que les femmes ne peuvent se lasser d'entendre : vous lui avez dit avec passion qu'elle était la plus belle, la seule belle, adorable, divine créature. Vous avez exalté son esprit, sa grâce; durant quelques heures elle a joué le rôle d'idole, et vous voulez qu'elle l'oublie? Vous espérez que lorsque vous la ferez descendre de son piédestal au terre à terre de la vie conjugale, elle pourra renoncer au philtre pénétrant de la flatterie?... Non, mon cher, c'est impossible, elle a goûté à l'ambrosie, il lui en faut toujours. Elle vous accuse de changement, de tromperie, d'abandon, et c'est justice; car enfin, vous en conviendrez, vous n'êtes pas le même homme le lendemain de vos nocces que la veille.

M. HERVAL. — Mais pour remplir ce rôle d'amoureux permanent, de flatteur infatigable, il faudrait n'avoir rien autre à faire : renoncer, moi, à mon notariat, M. Herval à sa députation, et tout en adorant nos femmes, les priver de ce luxe, de ces toilettes auxquelles

elles ne pourraient renoncer. Vous voyez bien que c'est impossible.

LE COMTE *avec fatuité*. — Mais alors, mon cher, de quoi vous plaignez-vous?... C'est à nous qui en avons le temps à vous suppléer, à remplir le cœur de ces pauvres femmes qui souffrent, oui, qui souffrent véritablement. Tenez, jugez vous-même ce tableau : voilà une femme qui a trente ans, votre femme, supposons, ou celle de M. Herval; elle est belle, très-belle encore, aussi belle qu'elle a jamais été; mais enfin elle commence à compter les années, à s'apercevoir qu'elles s'écoulent; elle se dit que d'autres années viendront et feront leur ravage; elle craint même que ce ravage ne soit déjà sensible; il n'en est rien, mais elle l'ignore; elle se demande pourquoi on ne cherche plus à lui plaire... le respect sans doute... mais son mari, son mari lui-même n'a pas le plus petit mot admiratif, pas une parole tendre qui fasse comprendre qu'il est captivé! Alors elle doute de ses charmes, et de ce doute au désir de constater ce qu'ils valent et peuvent encore il n'y a qu'un pas... Suivez bien la pente.

M. HERVAL. — Je ne perds pas un mot de vos déductions.

LE COMTE. — Et si à cette âme qui se croit délaissée et qui ne peut s'habituer à cette froide atmosphère où vous la laissez vivre, vous mari, si un homme aimable, jeune et désireux de plaire, par sentiment ou par calcul, se présente, il sera irrésistible, il réussira auprès de la plus sage, de la plus résolument attachée à ses devoirs.

M. HERVAL. — Bien! voilà le loup dans la bergerie du ménage; comment s'y conduit-il pour arriver à ses fins?

LE COMTE. — Oh! ici c'est tout un enlacement de séductions. Il parlera d'amour à la femme de trente ans comme il en parlerait à une timide fiancée, avec toutes les recherches, toutes les nuances d'une sensibilité exquise; il donnera à sa beauté toutes les louanges que son orgueil a jamais rêvées. Pour devenir dominateur, il sera d'abord flatteur, complaisant : il lui dira que son intelligence éclate sur sa physionomie; que plus jeune elle devait être moins expressive, moins belle; que le moment du véritable, du seul amour, est arrivé pour elle; qu'avant cette heure elle n'avait rien inspiré, ni rien ressenti, et que c'est ce qui fait qu'elle était triste et dans l'attente du bonheur. Elle écoute, il s'enflamme. Le bonheur, comme il sait le lui peindre! le bonheur, c'est cette vie mystérieuse de deux êtres qui s'entendent, vie qui se résume en une heure de la journée passée ensemble, plaisirs furtifs dont la rapidité double le prix. Promenades dans les champs, rendez-vous au bal et au spectacle, où l'on a l'air d'être pour tout le monde et où l'on va seulement l'un pour l'autre; puis ce sont des fleurs envoyées, des rêveries convenues aux mêmes heures, des livres qu'on se prête et où on lit à la fois, quoique séparés, la peinture des mêmes passions... Oh! que c'est bien là l'amour! pense



la jeune femme, qui se souvient d'avoir été jeune fille; et involontairement elle compare l'amour délicat de l'amant à l'amour vulgaire du mari; le vertige la gagne; elle est à moitié vaincue avant d'avoir succombé, il est impossible qu'elle ne succombe pas.

M. HERVAL. — Tout est pourtant dans le dernier pas.

LE COMTE. — Mais le dernier pas est inévitable. Que voulez-vous que fasse une femme qui a porté ses lèvres à cette coupe des délices défendues? Qu'elle revienne à un mari bourgeois, ennuyeux, sermonneur? Elle aimerait mieux entrer au couvent, où quelque jésuite la distrairait.

M. HERVAL. — Si le mari était aimant, éclairé, indulgent; qu'il pût prouver à sa femme que c'est lui qui l'aime véritablement et que l'autre cherche à l'égarer sans amour?

LE COMTE. — Il ne pourrait jamais le lui faire croire. Vous ne vous imaginez pas ce que c'est qu'une femme qui s'est passionnée pour un rêve, pour un idéal! Notre grand art, à nous, c'est d'arriver à point pour réaliser l'être imaginaire ardemment désiré, secrètement attendu. Nous devinons l'appel de la biche qui brame, c'est là notre science.

M. HERVAL. — Mais savez-vous que vous êtes passé maître dans l'art de séduire?

LE COMTE. — Je ne suis pas pour rien du pays de don Juan, de cette Espagne amoureuse où un homme qui a une certaine tournure en vient à épouser une reine!

M. HERVAL. — En France vous ne sauriez espérer une pareille fortune.

LE COMTE. — Non sans doute, mais je puis parvenir haut, très-haut!... J'ai un certain air... je suis comte.

M. HERVAL. — Ah! vous croyez encore à la magie des titres: cela ne prend plus chez nous.

LE COMTE. — Vous parlez là, monsieur Gobert, comme un homme de l'opposition; vous oubliez qu'à l'heure qu'il est on fait encore des ducs et des marquis.

M. HERVAL. — Mais cela ne séduit que les têtes sans cervelle.

LE COMTE. — Les femmes en ont-elles?

M. HERVAL. — Pas trop.

LE COMTE. — Je leur plairai donc; car il est un dieu pour les amants, et les amours sont des échelons!

M. HERVAL. — Ah! j'entends, madame Herval servira votre ambition...

LE COMTE. — Non point, mon cher monsieur Gobert, non, je proteste. Vous me jugez mal: ici la séduction est pour moi un plaisir, non un calcul... Mais enfin, quand on est entraîné, quand on s'aime, on doit se rendre service.

M. HERVAL. — C'est tout simple; le contraire serait une duperie. Madame Herval peut beaucoup par son mari, vous devez employer son crédit.

LE COMTE. — Elle me l'a offert.

M. HERVAL. — Et quelle place avez-vous en vue?

LE COMTE. — Je ne tiens pas à l'argent, je vise à la gloire.

M. HERVAL. — C'est beau! c'est fier!

LE COMTE. — Je voudrais relever l'émigration espagnole en lui donnant de l'éclat. Je suis fort versé dans notre littérature, et je parle votre langue comme vous-même. Je voudrais qu'on créât pour moi une chaire au collège de France.

M. HERVAL. — Comme la chaire de littérature slave?

LE COMTE. — C'est cela même.

M. HERVAL. — Mais ne craignez-vous pas les émeutes?

LE COMTE. — Je me ferai très-libéral.

M. HERVAL. — Va pour la chaire de littérature.

LE COMTE. — Une grandesse émigrée, qui a du sang du Cid dans les veines, il me semble que ce serait justice! Je veux aussi fonder un journal.

M. HERVAL. — Ceci est plus difficile, il faut un cautionnement.

LE COMTE. — Madame Herval y avait songé; mais je suis trop délicat...

M. HERVAL. — Pourquoi donc? Mais c'est un excellent placement pour ses vingt mille francs.

LE COMTE. — Vous croyez? C'est possible, c'est même certain; car mon journal réussira.

M. HERVAL. — Je déciderai madame Herval!

LE COMTE *avec effusion*. — Mon cher monsieur Gobert, vous êtes le meilleur des hommes! Oh, oui, il est un dieu pour les amants! C'est bien la Providence qui vous amène.

M. HERVAL *à part*. — La Providence des maris.

## Scène VII.

### LES PRÉCÉDENTS, JUSTIN.

JUSTIN *remettant une lettre à Herval*. — Madame envoie ce billet pour monsieur son notaire.

LE COMTE *à Justin*. — Depuis quand es-tu chez madame, toi?

JUSTIN. — Depuis ce matin, monsieur.

LE COMTE. — Ah! oui, elle m'avait dit qu'elle cherchait quelqu'un à joindre à Laurette pour nous servir.

JUSTIN *à part*. — C'est cela, pour les servir! Il parle déjà comme le maître de la maison.

M. HERVAL *à part après avoir lu la lettre*. — Elle me supplie de lui épargner cette épreuve. Mais non, je dois les mettre en présence et tout juger par moi-même. (*Haut*.) N'est-ce pas, monsieur le comte, cette affaire doit se terminer à l'instant même; demain il sera peut-être trop tard pour ce cautionnement. (*À Justin*.) Allez dire à madame Herval que je l'attends, qu'il faut absolument qu'elle vienne. (*Justin sort*.) Vous voyez, monsieur le comte, que pour servir vos intérêts, je presse madame Herval jusqu'à en être impoli.

LE COMTE. — Mais aussi quelle gratitude!...

M. HERVAL. — Ah! j'y compte.

LE COMTE. — Ne la retenez pas trop longtemps; il



faut que je me montre au bois avec elle; puis ce soir au bal des Tuileries, où elle m'a fait inviter.

M. HERVAL. — Comme femme de député tout lui est facile; c'est habile à vous, jeune homme, d'exploiter la position du mari en intéressant la femme; mais la voici, je n'en ai que pour quelques minutes, et je vous laisse.

### Scène VIII.

#### LES PRÉCÉDENTS, MADAME HERVAL.

MADAME HERVAL, *elle s'avance en tremblant vers son mari sans avoir regardé le comte.* — Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre, j'étais bien souffrante.

M. HERVAL. — Et moi, pardon, madame, d'avoir insisté, c'était dans votre intérêt, dans celui de monsieur!

MADAME HERVAL *avec contrainte.* — Ah! monsieur!...

M. HERVAL. — Monsieur vous attend! et vous l'attendiez peut-être aussi....

MADAME HERVAL *à son mari.* — C'est à vous seul...

LE COMTE *l'interrompant.* — Que vous êtes bonne d'avoir fait venir votre notaire pour cette affaire, et que vous êtes belle ce matin! plus belle que jamais! je ne sais quelle animation nouvelle est répandue sur tous vos traits...

MADAME HERVAL *l'interrompant.* — Permettez... j'ai à parler à monsieur.

LE COMTE. — Oh! c'est un excellent homme que ce bon M. Gobert, nous sommes déjà au mieux ensemble....

MADAME HERVAL. — Je désire.

LE COMTE. — Oui, je comprends... et moi-même, puisque cette affaire m'intéresse, il est de ma délicatesse de ne pas être présent... mais songez bien que je vais compter les minutes loin de vous... J'ai toujours tant de choses à vous dire! Tenez, je vous avais écrit ce matin, craignant de ne pas vous trouver. (*Il lui tend la lettre.*)

MADAME HERVAL *repoussant la lettre.* — A quoi bon?...

M. HERVAL *prenant la lettre et la remettant à sa femme.* — Prenez toujours, je comprends tout, moi, je suis bon enfant! (*Le comte sort après avoir baisé la main de madame Herval.*)

(*La fin au prochain numéro.*)

MADAME LOUISE COLET.

## LE SCARABÉE D'OR.

(SUITE.)

A peine avions-nous fait une douzaine de pas, que Legrand, laissant tout à coup échapper un jurement

énergique, marcha droit à Jupiter et le saisit au collet. Le nègre, ébahi, donna à ses yeux et à sa bouche toute la dilatation dont ces organes étaient susceptibles, et, lâchant bèches et lanternes, tomba à genoux.

— Misérable! dit Legrand en faisant siffler les syllabes entre ses dents serrées par la colère, infernal coquin, parle, te dis-je! Réponds-moi sur-le-champ et sans prévarication: quel est, quel est ton œil gauche?

— O miséricorde, massa Will! Être là œil gauche à moi, bien sûr! répondit le nègre terrifié, et appliquant la main sur son œil droit, il l'y maintint opiniâtrement, comme s'il eût craint que son maître n'eût des intentions hostiles contre cet organe visuel.

— Je m'en doutais! je le savais! hurrah! vociféra Legrand, et, lâchant Jupiter, il se mit à exécuter une série de cabrioles et d'entrechats, au grand étonnement de son valet, qui, se relevant, promena sans proférer un mot ses regards stupides de son maître à moi et de moi à son maître.

— Allons! dit celui-ci, il faut retourner sur nos pas: la partie n'est pas finie. Et en disant ces mots il se dirigea de nouveau vers le tulipier.

— Jupiter, reprit-il lorsque nous fûmes arrivés au pied de l'arbre, comment la tête de mort était-elle clouée à la branche? Avait-elle le visage en haut ou tourné contre la branche?

— Visage être tourné en l'air, massa, et corbeaux pouvoir becqueter yeux à leur aise.

— Très-bien. Maintenant est-ce par cet œil-ci ou par celui-là que tu as laissé tomber le scarabée? Et il toucha successivement les deux yeux de Jupiter.

— Être celui-ci, massa; œil gauche, tout comme vous dire à moi. Et en parlant ainsi le malheureux nègre continuait d'indiquer son œil droit.

— C'est bon; il faut recommencer notre opération.

Là-dessus, mon ami, dans la folie duquel je voyais maintenant ou du moins croyais voir certains indices de méthode, enleva la cheville qui marquait l'endroit où était tombé le scarabée, et la reporta à trois pouces environ à l'ouest de sa première position; puis, tendant de nouveau sa mesure du tronc de l'arbre à la cheville, et continuant de la dérouler en ligne droite dans le prolongement de cette nouvelle direction jusqu'à la distance de cinquante pieds, il arriva ainsi à un point éloigné de plusieurs toises de celui où nous avions creusé.

Un cercle un peu plus grand que le premier fut tracé autour de ce nouveau point, et nous nous remîmes à bêcher. J'étais excédé de fatigue, et cependant, sans pouvoir me rendre compte de ce qui produisait en moi ce changement, je n'éprouvais plus la même répugnance pour la tâche qui m'était imposée. Je prenais maintenant au résultat de cette bizarre entreprise un étrange intérêt, et je partageais même jusqu'à un certain point l'exaltation de mon ami: peut-être y avait-il au milieu de toutes les extravagances de ce dernier un air d'assurance réfléchi, un je ne sais quoi qui



m'imposait malgré moi. Je creusai donc avec ardeur, et plus d'une fois je me surpris cherchant, avec quelque chose qui ressemblait singulièrement à l'attente, ce trésor supposé dont la prévision avait troublé la cervelle de mon infortuné compagnon. Dans un de ces moments où je laissais ainsi ma pensée s'égarer dans les champs de l'imagination (il y avait alors une heure et demie que nous étions à l'ouvrage), nous fûmes interrompus de nouveau par les hurlements redoublés du chien. La turbulence de cet animal avait été évidemment dans le premier cas l'effet d'un caprice ou l'expression d'un accès de gaieté, mais elle prenait maintenant un caractère plus sérieux. Jupiter ayant essayé de nouveau de le museler, il se débattit avec violence, et, s'élançant dans le trou, il se mit à gratter convulsivement la terre avec ses pattes. Au bout de quelques secondes, il avait mis à découvert une masse d'ossements humains formant deux squelettes complets, mêlés de plusieurs boutons de métal et de ce qui paraissait être des lambeaux d'étoffe de laine réduits en poudre. Un ou deux coups de bêche firent sortir de terre la lame d'un grand coutelas espagnol, et en creusant encore nous finîmes par amener trois ou quatre pièces d'or et d'argent.

A cette vue Jupiter donna un libre cours à sa joie ; mais le visage de son maître s'assombrit, et ses traits exprimèrent encore une fois le désappointement. Il nous engagea néanmoins à persévérer dans nos efforts ; et à peine ces paroles étaient-elles sorties de ses lèvres que je trébuchai et tombai en avant : le bout de mon pied s'était engagé dans un grand anneau de fer à moitié enseveli sous un monceau de terre.

Ce fut alors que nous travaillâmes tout de bon, et je ne me rappelle pas avoir jamais passé dix minutes en proie à une excitation plus intense. Dans ce laps de temps, nous étions parvenus à déterrer ou plutôt à découvrir un coffre en bois de forme oblongue, qui paraissait, à en juger par son état de parfaite conservation et son étonnante dureté, avoir été soumis à l'action de quelque substance chimique. Ce coffre avait trois pieds et demi de long, sur trois de large et deux et demi de profondeur. Il était fortement maintenu par des bandes de fer forgé, rivées et formant tout autour une espèce de treillage. De chaque côté et près du couvercle étaient trois anneaux de fer, en tout six, à l'aide desquels six personnes pouvaient le manœuvrer. Nos efforts réunis parvinrent à peine à l'ébranler, et nous reconnûmes l'impossibilité d'enlever une si lourde masse. Heureusement le couvercle n'était assujéti que par deux verrous. Nous les tirâmes, tremblants et palpitants d'anxiété. L'instant d'après, un trésor d'une valeur incalculable était étalé devant nous. Les lumières de nos lanternes tombant du bord du trou sur le coffre ouvert firent jaillir de cet amas confus d'or et de pierreries des feux dont nos yeux furent littéralement éblouis.

Je n'essayerai point de décrire les sentiments divers

avec lesquels je contemplai ce spectacle ; mais l'étonnement dominait tous les autres. Legrand paraissait épuisé par son excitation même, et ne put prononcer que quelques mots. Quant à Jupiter, son visage se couvrit pendant quelques minutes d'une teinte cadavéreuse : je n'avais jamais vu face de nègre aussi blême. Il était stupéfait, anéanti. Lorsqu'il fut revenu de son premier étourdissement, il se jeta à genoux, et, enfonçant dans l'or ses bras nus jusqu'aux coudes, il parut jouir avec délices de ce bain fantastique. Enfin il s'écria avec un profond soupir en se parlant à lui-même :

— Et tout ça venir de *carabé* d'or ! joli *carabé* d'or ! pauvre petit *carabé* d'or, que moi traiter si mal ! avoir pas honte, nègre ? toi répondre à moi !

Il fallut enfin que je fisse comprendre au maître et au valet la nécessité d'enlever ce trésor. Il était déjà tard, et nous n'avions pas de temps à perdre si nous voulions que le tout fût transporté à l'ermitage avant le jour. Nous ne savions trop comment nous y prendre, et nous délibérâmes longtemps, car il régnait une grande confusion dans nos idées. Nous nous décidâmes, en définitive, à alléger le coffre en enlevant à peu près les deux tiers de son contenu, et nous pûmes alors, non sans peine, le hisser hors du trou. Les objets que nous en tirâmes furent déposés parmi les broussailles et laissés sous la garde du chien, à qui Jupiter donna les injonctions les plus strictes de ne pas bouger de là jusqu'à notre retour et de n'aboyer sous aucun prétexte. Nous nous dirigeâmes alors en toute hâte avec le coffre vers l'ermitage, où nous arrivâmes sans accident, mais après des fatigues inouïes, à une heure du matin. Épuisés comme nous l'étions, il nous eût été impossible de faire davantage pour le moment. Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures, puis nous soupâmes ; après quoi nous repartîmes pour les montagnes, munis de trois bons sacs qui, par un heureux hasard, se trouvaient chez Legrand. Arrivés au tulipier un peu avant quatre heures, nous nous partageâmes à peu près également le reste du trésor, et, sans prendre la peine de combler les excavations que nous avions faites, nous reprîmes pour la seconde fois le chemin de la chaumière, où nous déposâmes nos richesses comme les premières lueurs de l'aube se montraient à l'orient au-dessus de la cime des arbres.

Nos forces étaient complètement à bout, mais l'excitation qui nous avait soutenus jusque-là nous refusa le repos dont nous avions besoin. Après un demi-sommeil inquiet de trois à quatre heures, nous nous levâmes, comme d'un commun accord, pour procéder à un inventaire.

Le coffre avait été rempli jusqu'au bord, et nous passâmes toute la journée et la plus grande partie de la nuit suivante à en examiner le contenu. Tout paraissait y avoir été entassé pêle-mêle, sans aucune espèce d'ordre. Ayant tout assorti avec soin, par nature d'objets, nous trouvâmes que nous étions beaucoup plus riches encore que nous ne l'avions d'abord supposé. Il



y avait en espèces plus de quatre cent cinquante mille dollars (2,250,000 fr.), en estimant la valeur des différentes monnaies aussi exactement que nous le pûmes, d'après les cours de l'époque. Il n'y avait pas dans tout cela une seule pièce d'argent : tout était or, monnaie d'or de vieille date et d'origine très-diverse, française, espagnole, allemande, avec quelques guinées anglaises, et un petit nombre de jetons dont nous n'avions jamais vu d'échantillons. Il s'y trouvait plusieurs grandes médailles très-pesantes, mais tellement usées que nous ne pûmes en déchiffrer les inscriptions. Parmi les monnaies il n'y en avait pas d'américaines. L'estimation des pierreries fut une affaire plus difficile. Il y avait des diamants, cent dix en tout, quelques-uns d'une grosseur remarquable et pas un qui ne fût de belle dimension; dix-huit rubis d'un éclat extraordinaire; trois cent dix émeraudes, toutes magnifiques; vingt et un saphirs, avec une opale. Toutes ces pierres avaient été démontées, puis jetées à même le coffre; les garnitures avaient été brisées ou aplaties à l'aide du marteau, comme pour empêcher qu'elles pussent être identifiées. Indépendamment de ces pierreries, nous comptâmes une quantité considérable de pièces d'orfèvrerie : près de deux cents bagues et pendants d'oreilles d'un grand poids; de riches chaînes, au nombre de trente, si ma mémoire ne me trompe; quatre-vingt-trois crucifix massifs; cinq encensoirs en or d'un grand prix; un énorme bol à punch, orné de pampres et de groupes de figures représentant une bacchanale; deux poignées d'épées ciselées et d'un travail exquis, avec une foule d'autres objets que j'ai oubliés. Leur poids total excédait de beaucoup trois cent cinquante livres, et dans cette évaluation je n'ai pas compris cent quatre-vingt-dix-sept montres, dont trois valaient au moins cinq cents dollars (2,500 fr.) pièce. La plupart de ces montres étaient fort anciennes et n'avaient aucune valeur comme instruments de précision : les mouvements étaient plus ou moins endommagés par leur séjour dans un lieu humide; mais les boîtes, garnies de pierres précieuses, étaient d'une grande richesse. Nous évaluâmes ce soir-là tout le contenu du coffre à un million et demi de dollars (7,500,000 fr.); mais, lorsque nous disposâmes plus tard des pierreries et objets d'art (après en avoir réservé quelques-uns pour notre usage personnel), nous trouvâmes que notre estimation était bien inférieure à la valeur réelle des objets.

Lorsque nous eûmes enfin terminé notre inspection et que l'excitation produite par une aventure aussi extraordinaire fut un peu calmée, Legrand, voyant que je mourais d'impatience de connaître le mot de cette merveilleuse énigme, me fit un récit détaillé de toutes les circonstances qui s'y rattachaient.

— Vous vous souvenez, me dit-il, de ce soir où je fis pour vous un croquis du scarabée. Vous n'avez pas oublié non plus que j'eus la sottise de me formaliser de l'opinion exprimée par vous, que mon dessin ressemblait à une tête de mort. Je crus d'abord que vous

plaisantiez; mais, me rappelant ensuite les taches d'une forme particulière qui se trouvaient sur le dos de l'insecte, je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il y avait quelque chose de vrai dans votre observation. Cependant vous insistâtes, et je fus piqué de vous voir faire si peu de cas de mes talents graphiques, car je passe pour assez bon dessinateur; aussi, lorsque vous me rendîtes le morceau de parchemin sur lequel j'avais tracé cette figure, je fus sur le point de le froisser avec humeur et de le jeter au feu.

— Le morceau de papier, voulez-vous dire? interrompis-je.

— Non. Il avait, en effet, l'apparence de papier, et moi-même je l'avais pris d'abord pour tel; mais, lorsque je me mis à y faire mon dessin, je reconnus que c'était du parchemin très-mince. Il était d'ailleurs fort sale, comme vous pouvez vous le rappeler. Eh bien donc, au moment où j'allais le froisser entre mes doigts, mes yeux tombèrent par hasard sur le croquis que vous veniez d'examiner, et vous pouvez juger de mon étonnement lorsque je reconnus, en effet, le dessin bien arrêté d'une tête de mort à l'endroit même où j'avais, à ce qu'il me semblait, tracé la figure d'un scarabée. Cet étonnement fut tel, que je ne pus pas au premier abord rassembler et coordonner mes idées. Cependant, quoiqu'il y eût dans l'aspect général, dans l'ensemble, une sorte de ressemblance entre ce dessin et le mien, je ne pouvais me dissimuler que les détails étaient entièrement différents. Je pris une chandelle, et, allant m'asseoir à l'autre bout de la chambre, j'examinai la chose avec plus d'attention. Ce fut alors qu'en retournant le morceau de parchemin je retrouvai de l'autre côté mon propre dessin, tel que je l'avais fait. Ma première impression fut un mouvement de surprise, de cette étrange coïncidence qui faisait qu'à mon insu il se trouvât sur le revers de ce parchemin une tête de mort correspondant exactement à mon scarabée, et que cette tête de mort offrit une analogie aussi frappante avec mon dessin, non-seulement par sa forme générale, mais aussi par ses proportions. La singularité d'un pareil fait, je l'avoue, confondit de nouveau toutes mes idées : c'est l'effet assez ordinaire de ces sortes de coïncidences. L'esprit cherche à établir une liaison, à remonter de l'effet à la cause, et, ne pouvant y parvenir, se trouve frappé d'une espèce de paralysie momentanée. Mais, lorsque je fus revenu de ce premier étourdissement, une nouvelle lumière vint m'éclairer peu à peu, et porta mon étonnement à un degré plus haut encore que n'avait fait la coïncidence des dessins. Je commençai à me rappeler d'une manière distincte, positive, qu'il n'y avait *aucun* dessin sur le parchemin lorsque j'avais fait mon croquis du scarabée. J'en acquiescâmes la certitude absolue; car je me souvins parfaitement d'avoir tourné ce parchemin, d'abord d'un côté, puis de l'autre, en cherchant l'endroit le plus propre. Si la tête de mort y avait été alors, je l'eusse infailliblement remarquée. Il y avait là un mystère



qu'il m'était impossible de résoudre; mais, dès ce moment même, une faible lueur commença à poindre dans les replis secrets de mon intelligence, où se formait une vague conception de cette vérité dont l'aventure de la nuit dernière nous a donné une si magnifique démonstration. Je me levai aussitôt, et, mettant mon parchemin en lieu de sûreté, j'ajournai toute réflexion ultérieure à ce sujet jusqu'au moment où je serais seul.

Quand vous fûtes parti et Jupiter profondément endormi, je me mis à examiner de nouveau l'affaire, mais cette fois avec plus de méthode. Et d'abord je voulus me rendre compte de la manière dont ce parchemin se trouvait entre mes mains. C'était sur la côte de la terre ferme que nous avions découvert le scarabée, à un mille environ à l'est de l'île, et un peu au-dessus de la marque de haute mer. Au moment où je mettais la main dessus, il me mordit si vivement que je fus forcé de lâcher prise. Jupiter voulant à son tour s'emparer de l'insecte qui s'était envolé de son côté, chercha avec sa circonspection habituelle une feuille ou quelque autre objet analogue pour le saisir. C'est alors que ses yeux rencontrèrent, ainsi que les miens, ce lambeau de parchemin que je pris pour du papier : il était à moitié enfoui dans le sable, avec une pointe en l'air. Non loin de là, je remarquai les restes de ce qui me parut avoir été le canot d'un navire. Ces débris d'un naufrage étaient sans doute fort anciens, car leur forme était presque méconnaissable.

Jupiter ramassa donc ce parchemin, et, après avoir enveloppé dedans le scarabée, me le donna. Ayant repris bientôt après le chemin de l'ermitage, nous rencontrâmes en route le lieutenant G.... Je lui fis voir l'insecte, et il me pria de le lui laisser emporter au fort. Je n'eus pas plutôt accédé à sa requête, qu'il se hâta de le fourrer dans la poche de son gilet sans le parchemin dans lequel il avait été d'abord enveloppé, et que j'avais gardé dans ma main tandis qu'il examinait le scarabée. Peut-être la crainte que je ne changeasse d'avis fut-elle pour quelque chose dans cet empressement à s'assurer du curieux insecte, car vous connaissez son enthousiasme pour tout ce qui a rapport à l'histoire naturelle. Il est probable que je remis machinalement le parchemin dans ma poche.

Vous vous rappelez que, lorsque je m'assis à cette table pour faire mon dessin du scarabée, je ne trouvai pas de papier à l'endroit où on le met habituellement. Je cherchai dans le tiroir; il n'y en avait pas non plus. Je fouillai alors dans mes poches, dans l'espoir d'y trouver quelque vieille lettre, et ma main tomba sur le morceau de parchemin. J'insiste à dessein sur ces détails, quelque indifférents qu'ils puissent vous paraître, parce qu'en y réfléchissant je fus singulièrement frappé de ce concours de circonstances.

Vous allez peut-être me regarder encore comme un rêve creux; mais le fait est que j'avais déjà établi une espèce de liaison entre ces circonstances. J'avais réuni des anneaux d'une grande chaîne, un canot à la côte,

et près de ce canot un morceau de parchemin, et *non pas de papier*, portant le dessin d'une tête de mort. Vous me demanderez naturellement quel rapport je vois là. Je vous répondrai que la tête de mort est l'emblème bien connu des pirates; ils arborent dans tous leurs engagements le pavillon à tête de mort.

Je vous faisais remarquer tout à l'heure que c'était sur du parchemin et non pas sur du papier qu'était tracée cette tête de mort. On confie rarement au parchemin des choses de peu d'importance; il est d'ailleurs beaucoup moins commode que le papier pour le dessin et pour l'écriture courante. Cette réflexion, que je fis sur-le-champ, me conduisit à penser qu'il devait y avoir quelque sens caché, quelque rapport secret, dans cette tête de mort. Je ne manquai pas non plus d'observer la forme du parchemin. Un des coins avait été détruit, mais on voyait qu'il avait été primitivement de forme oblongue : c'était une bande telle qu'on aurait pu la choisir pour y consigner quelque note ou déclaration importante, quelque renseignement destiné à être transmis et conservé avec soin.

— Mais, interrompis-je de nouveau, vous m'avez dit que cette tête de mort *n'était pas* sur le parchemin lorsque vous fîtes le dessin de votre scarabée. Quel rapport pouvez-vous donc établir entre le canot et la tête de mort, puisque celle-ci a dû être, de votre propre aveu, tracée (Dieu sait comment ou par qui) subséquemment à votre dessin du scarabée?

— C'est là tout le mystère. Cependant j'eus, comparativement parlant, peu de difficulté à résoudre ce point de la question. Ma marche, constamment appuyée sur le rapprochement logique des faits, était sûre et ne pouvait me conduire qu'à un seul résultat. Voici, par exemple, comment je raisonnais. Lorsque je dessinaï mon scarabée, on ne voyait pas de tête de mort sur le parchemin. Quand j'eus achevé mon croquis, je vous le passai, et je ne vous perdis pas de vue pendant tout le temps qu'il fut entre vos mains. Ce n'était pas vous qui aviez dessiné la tête de mort, et il n'y avait là personne autre qui pût le faire. La chose n'avait donc pas été produite par des moyens humains, par l'action d'un homme, et pourtant la chose existait.

Ici je cherchai à me rappeler, et me rappelai très-distinctement les moindres incidents qui avaient accompagné cette remarquable apparition de la tête de mort. Il faisait ce soir-là très-froid, et nous avions un feu brillant au foyer. J'étais échauffé par l'exercice et assis près de la table; mais vous aviez tiré votre chaise près de la cheminée. Au moment où je venais de vous passer mon croquis et où vous vous disposiez à l'examiner, Wolf, mon chien de Terre-Neuve, entra et sauta sur vous. Vous le caressâtes de la main gauche, tandis que votre main droite, qui tenait le parchemin, tombait négligemment entre vos genoux, et par conséquent très-près du feu. Il y eut même un instant où je crus que la flamme atteignait le parchemin, et j'allais vous en avertir; mais, avant que j'eusse ouvert la bou-



che, vous aviez retiré votre main et vous étiez déjà occupé à examiner le dessin. En rapprochant toutes ces circonstances, je ne doutai plus que ce ne fût l'action de la chaleur qui avait fait apparaître sur le parchemin la tête de mort que j'y voyais. Vous savez qu'il existe et qu'il a existé de tout temps des préparations chimiques à l'aide desquelles on peut écrire sur du papier ou sur du vélin, de telle façon que les caractères ne soient visibles que lorsqu'ils sont exposés à l'action du feu. C'est ainsi que l'oxyde de cobalt, dissous dans de l'acide nitrique avec addition de carbonate de potasse, puis étendu d'eau, donne une teinte purpurine, qui disparaît lorsque la substance sur laquelle on a écrit vient à se refroidir, mais qui reparaît à volonté par une simple application de la chaleur.

(Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.)

(La suite au numéro prochain.)

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE : *le Marbrier*, drame en trois actes de M. Alexandre Dumas.

Voici un sujet funèbre qui défraierait le spleen de nos voisins les Anglais, et qui chaque soir serre et charme le cœur du public du Vaudeville. Au lever du rideau, un architecte de cimetière tout habillé de noir (le marbrier) discute avec un jeune homme au visage baigné de larmes le prix d'une tombe de jeune fille; sur le marbre blanc on écrira : *Morte à seize ans!* Cette jeune fille est la sœur du jeune affligé, d'Edmond, qui, aussitôt que le marbrier funéraire s'est retiré, s'empresse auprès de sa mère désespérée. Le père, M. de Gervais, ignore que sa fille est morte. Il est depuis dix ans aux Indes, d'où il revient avec un million de fortune, qu'il a gagné pour ses deux enfants, Edmond et Clotilde; c'est le nom de la jeune morte. Déjà le navire qui ramène M. de Gervais est en vue du port... comment l'avertir du malheur qui frappe sa famille? comment lui dire qu'il ne trouvera qu'un cercueil au lieu de sa fille bien-aimée, qu'il a quittée enfant et qu'il s'attendait à retrouver jeune fille? Madame de Gervais et son fils se sentent défaillir à la pensée de faire partager leur immense douleur à ce père qui arrive plein d'espérance et de joie. Pendant qu'ils se désespèrent, survient une jeune fille recommandée à madame de Gervais; comme la morte, elle s'appelle Clotilde, et lui ressemble un peu. Pauvre orpheline, pleine d'esprit et de grâce, elle a seize ans, comme la jeune morte; et elle arrivait de Paris au Havre dans l'espérance d'être la demoiselle de compagnie et aussi l'institutrice de celle qui n'est plus, car la pauvre

filles a déjà tous ses diplômes de capacité. Ce qui lui manque, c'est un trousseau, c'est une robe élégante qui lui permette de se présenter à Londres chez quelque lady pour y occuper la place qu'elle ne peut plus tenir auprès de la jeune fille morte. Madame de Gervais, touchée de la situation de la pauvre institutrice, lui donne une robe de sa chère Clotilde, et, pendant que la jeune étrangère va revêtir cette robe, un homme arrive tout à coup; c'est M. de Gervais. Il embrasse joyeusement sa femme et son fils, et s'écrie, les bras encore ouverts pour une troisième étreinte : — Où est ma fille?... elle est donc sortie?... elle va rentrer, sans doute? Comment lui répondre l'horrible vérité, comment lui dire : — Elle est morte!

En ce moment apparaît Clotilde l'étrangère, vêtue de la robe rose de la Clotilde morte; M. de Gervais court vers elle et la presse sur son cœur en s'écriant : « Ma fille ! » Madame de Gervais et son fils n'osent pas le dissuader; ils font signe à la jeune fille de se prêter à cette erreur. La situation se prolonge et se continue, et elle amène une suite de scènes fort émouvantes et fort dramatiques. Edmond devient amoureux de Clotilde, et un jour M. de Gervais le surprend aux pieds de sa prétendue sœur. Le père se change aussitôt en juge sévère : il reproche amèrement à la mère d'avoir laissé naître, par sa faiblesse, cet amour incestueux. La mère offensée va répondre et révéler d'un mot la vérité, lorsque le marbrier funéraire du premier acte entre et remet à M. de Gervais une facture renfermant le détail du tombeau de sa fille. Le père est ému et affligé, mais il a pris l'habitude d'aimer l'autre Clotilde, et il en fait réellement sa fille en la donnant pour femme à son fils.

Ce drame a réussi, et Bocage, qui remplit le rôle de M. de Gervais, a produit un effet qui rappelait ses succès d'*Antony* et de la *Tour de Nesle*.

\* \* Les fêtes splendides du château d'Asnières, plusieurs fois interrompues par un temps déplorable, avaient repris jeudi dernier leur cours ordinaire. Le programme musical avait attiré une nombreuse et brillante société avide de venir entendre toutes les charmantes compositions que M. Marx promettait de faire exécuter, et il a tenu parole. La *Marche aux flambeaux*, de Meyerbeer, orchestrée avec un grand talent par M. Marx, son quadrille sur l'*Étoile du Nord*, la valse *Cruelli*, de M. Van Recum, rédacteur de la chronique musicale des *Modes parisiennes*, et celle de M. Ettling sur l'*Étoile du Nord*, ont tour à tour enthousiasmé l'auditoire, qui a témoigné à l'habile chef d'orchestre sa plus grande satisfaction par des bravos. Nous devons féliciter l'administration d'avoir su faire un choix si heureux dans la personne d'un artiste aussi distingué et aimé du public.

LÉOPOLD DANJEAU.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.